

Les Cahiers des Dix



Le Père Jacques Buteux

Albert Tessier

Numéro 1, 1936

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078421ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078421ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tessier, A. (1936). Le Père Jacques Buteux. *Les Cahiers des Dix*, (1), 157–170.
<https://doi.org/10.7202/1078421ar>

Le Père Jacques Buteux

Par l'abbé Albert Tessier

Il n'a pas connu la célébrité éclatante; la grande histoire cite à peine son nom. Preuve que la grande histoire ne rend pas toujours justice à l'authentique noblesse d'âme.

Ce fils de la Picardie a donné dix-huit années de sa vie à la terre canadienne. Il s'est dépensé, sans prudence ni calcul, pour des œuvres obscures qui ne lui rapportaient ni gloire, ni profits matériels. Le pays mauricien, qu'il a servi jusqu'au sacrifice du sang, l'avait presque totalement oublié. Pas une pierre, pas même un édifice modeste ou une ruelle pour honorer son souvenir et rappeler son nom ! De bonnes âmes veulent lui ériger un monument à Shawinigan. Réparation tardive à laquelle il convient de donner le plus d'envergure possible.

Jacques Buteux venait d'Abbeville, petite cité traversée par la Somme et posée comme une sentinelle d'avant-poste "ès frontières de grand tumulte." Vers 1600, la vie placide de ses artisans évoquait assez mal les antécédents tumultueux de ce coin de pays sans cesse bouleversé par les guerres civiles. Abbeville avait connu d'ailleurs d'agréables compensations, si on en juge par ce passage du chroniqueur Froissart : "Le roi de France là s'ébattait, et tenait moult volontiers, car en Abbeville et environ Abbeville a tant d'ébattements et de plaisance qu'en ville ni en cité qui soit en France . . ."

A la fin du XVI^e siècle, Abbeville s'était embourgeoisée et adoucie. On y menait une existence calme, sans sursauts. Les appels à la vie aventureuse, qui venaient de la mer toute proche, passaient sans éveiller d'échos.

Sur la rue de la Tannerie, bordée de vieilles maisons aux toits de tuiles ondulées, vivait messire Jean Buteux, époux d'Anne Duvau-chel. Le ménage possédait du "bien", du "bien" prudemment administré. En commerçant avisé et méticuleux, le maître tanneur enregistrait soigneusement les "marchandises achetées et vendues"; il tenait à date les listes de ses "fermiers et censitaires avec leurs redevances"; il notait aussi dans un livre de raison, ou "petit liveret", les événements principaux survenus dans sa famille.⁽¹⁾

C'est dans ce milieu posé que Jacques Buteux naquit, un Vendredi-Saint au soir, le 10 avril 1599. Il était le huitième enfant d'une famille qui devait en compter dix.

Le nouveau-né entrait dans le monde sous le signe de la Passion du Christ. Au baptême, on l'entoura d'une couronne imposante de trois parrains et de deux marraines, tous choisis parmi les gens les mieux cotés de la ville. Evidemment, la famille Buteux n'entendait pas faire les choses à moitié !

Le "petit liveret" des Buteux nous renseigne assez mal sur les événements qui marquèrent l'enfance de Jacques. Tout au plus peut-on déduire des annotations qu'y inscrivait le maître, que l'existence se déroulait de façon très régulière dans ce foyer de bourgeois cossus où fleurissaient les fortes vertus de discipline, d'union, de travail et de prévoyance des familles de la classe moyenne. Jacques s'initiait, dans ce cadre favorable, à l'équilibre et à la pondération d'une vie sagement ordonnée.

J'ignore où il puisa sa première formation intellectuelle. Certainement pas à la maison paternelle, puisque les inventaires ne

(1) Ces papiers de la famille Buteux, analysés en 1925 par M. Adrien Huguet, de la Société d'émulation d'Abbeville, permettent de fixer certains points demeurés obscurs pour les historiens. L'excellente étude de monsieur Adrien Huguet m'a rendu de très grands services. M. Huguet s'est en plus prêté de très bonne grâce à mes demandes de renseignements. Il m'a fourni des volumes abbevillois et des photographies, en particulier celle de la maison natale de Jacques Buteux.

signalent qu'un seul volume dans la bibliothèque des Buteux : une *Légende ou Histoire de la vie des Saints*, couverte de cuir rouge. Ce volume unique devait commander le respect et nul doute que ses pages édifiantes exercèrent sur l'âme du jeune enfant une influence notable. Il n'avait pas encore atteint la seizième année que déjà sa décision était prise de se faire jésuite. Après trois ans d'humanités, il entra au noviciat de Rouen, le 2 octobre 1620; en 1622, on le trouve au célèbre collège de la Flèche où il étudie la philosophie. Parmi leurs deux mille élèves, les professeurs de La Flèche comptaient l'élite de la jeunesse française. Toutes les régions et toutes les classes y figuraient. Le jeune bourgeois d'Abbeville connut là des heures précieuses pour sa formation. De La Flèche, Jacques Buteux passa au collège de Caen, à titre de professeur de grammaire; il y séjourna quatre ans (1625-1629), puis il revint à la maison de La Flèche terminer son cours de théologie que l'ordination sacerdotale vint couronner en 1633.

Le jeune religieux de trente-quatre ans, affiné et policé par de fortes études, pouvait aspirer à une carrière rassurante dans l'apostolat de la prédication ou de l'enseignement. Sa santé compromise lui prescrivait d'ailleurs la prudence.

Mais les missions lointaines, surtout celles du Canada, jouissaient à cette époque d'une vogue quasi surnaturelle. Les âmes généreuses voyaient dans ces terres neuves un champ miraculeux d'évangélisation. Le mirage mystique de la Nouvelle-France agissait fortement sur les provinces du littoral: Picardie, Normandie, Bretagne. Dès son enfance, Jacques Buteux avait entendu parler des voyages de Champlain, de Jean Nicolet, et de tous ceux qui s'étaient rendus outre-océan. Ces récits devaient sonner étrangement dans l'atmosphère trop calme de la cité abbevilloise. Peut-être les pages édifiantes de la vie des saints, entendues le soir dans la salle close où se groupait la nombreuse famille, avaient-elles éveillé des rêves héroïques dans l'esprit du jeune Jacques? Par contraste avec son existence confortable et sans surprises,

la vie périlleuse et mouvementée des conquérants d'âmes pouvait le séduire et soulever en lui des élans. Malgré l'influence du milieu terre à terre où il évoluait, Jacques Buteux pensait sans doute aux tâches surhumaines qui s'offraient là-bas. Les énergies froides de sa race, trempée par un passé d'aventures et d'exploits audacieux, revivaient soudain, intactes et vigoureuses. Il se sentait capable de vertus exceptionnelles.

Aussi, en dépit de sa débilité physique, il opta pour les missions canadiennes. L'année même de son ordination, la colonie du Canada reprenait un nouvel essor, après la quasi-faillite des vingt-cinq années d'efforts épuisants dépensés par Champlain.

Au printemps de 1634, on trouve le père Buteux sur un voilier en partance pour le Canada. Avec lui et son compagnon de traversée, le père Jérôme Lallemant, d'autres voyageurs s'en vont vers l'imprévu de la mer et des pays encore mal connus du nouveau continent. En cours de route, durant les interminables journées de la monotone vie du bord, les bons religieux durent se lier d'amitié avec une famille perchonne particulièrement remarquable: Gaspard Boucher, sa femme et leurs six enfants. Pierre, un garçon de douze ans, devait se retrouver plus tard aux côtés du père Buteux dans la ville naissante des Trois-Rivières. Tous deux donneront à la minuscule place fortifiée des bouches du Saint-Maurice une grande part du rôle important qu'elle tint dans les débuts de l'histoire canadienne.

Arrivé à Québec vers la fin de juin, le père Buteux y séjourna juste quelques semaines, le temps de s'acclimater. Le 3 septembre, en compagnie de son supérieur, le père LeJeune, il part "pour aller secourir nos Français en la nouvelle Habitation qu'on commençait aux Trois-Rivières." La montée prit cinq jours !

Au poste trifluvien, les travaux n'étaient pas terminés. Les religieux s'installèrent dans une cabane d'une rusticité évangélique : "Notre maison, en ce premier commencement, écrit le père LeJeune, n'était que de quelques bûches de bois jointes les unes auprès des

autres, enduites par les ouvertures d'un peu de terre, et couvertes d'herbes; nous avons en tout douze pieds en carré pour la chapelle et pour notre demeure, attendant qu'un bâtiment en charpente qu'on dressait fût achevé."

Au début de septembre, la forêt blondissante mettait sa douceur partout. Les grèves de sable, l'eau teintée d'or par le reflet des feuillages, les pentes des terrasses pavées d'aiguilles de pins, tout irradiait la paix reposante. Les premières impressions du père Buteux furent agréables. Il retrouvait quelque chose de la sérénité du pays picard dans ce paysage lumineux, aux lignes apaisées. Les eaux engourdies du fleuve et du Saint-Maurice évoquaient, en plus majestueux, le cours paisible de la Somme glissant entre les berges ou les îlots sablonneux.

Quelques bandes d'Indiens s'attardaient aux environs du poste. L'occasion était favorable pour prendre contact, essayer de nouer des relations amicales avec les mieux disposés. Le missionnaire n'y manqua pas.

Bientôt les derniers Indiens disparurent et ce fut la solitude, que les quelques artisans occupés aux travaux du fort parvenaient à peine à briser. Et la neige tomba sur la forêt dépouillée; les eaux s'emprisonnèrent sous la glace. Dans l'habitation, l'inactivité, l'ennui, la mauvaise nourriture abattaient les énergies; le "mal de terre", le hideux scorbut, s'attaqua aux hivernants. "Vers la fin de décembre de la même année, écrit stoïquement le père LeJeune, le mal de terre s'étant jeté parmi les Français, en emporta quelques-uns qui ont donné commencement aux chrétiens défunts en ce pays".

Avec le printemps libérateur l'existence reprit dans de meilleures conditions. Les relations renouées avec le poste de Québec, on sentait moins l'obsession de l'isolement. Puis, les Sauvages revenaient de leurs expéditions de chasse; sur la grève des centaines de canots s'alagnaient et une animation réconfortante tenait choses et gens en éveil.

Après une randonnée très brève vers Québec, au printemps de 1635, Jacques Buteux remonta à la résidence de la Conception où il se

fixa définitivement. Les mois d'été prenaient une importance spéciale pour le missionnaire, car le poste des Trois-Rivières était le rendez-vous préféré des Indiens, comme l'indique la Relation de 1636 : "Les sauvages se plaisent davantage aux Trois-Rivières que non pas à Kébec, aussi font-ils là plus souvent leur séjour et en plus grand nombre."

Ces Sauvages accouraient de toutes les directions. Le père et les interprètes en profitaient pour obtenir des renseignements sur les diverses peuplades, sur leurs coutumes, leurs dialectes, leurs croyances, et sur les chances qu'il y avait d'entrer en relations avec elles. Habilement, le missionnaire tentait de leur expliquer quelques points de la doctrine évangélique et de les préparer lentement au baptême.

* * *

Le père Buteux s'était vite adapté aux gens et au pays. Les Indiens se sentaient comme irrésistiblement portés vers lui. Un de ses supérieurs observe qu'il avait "une grâce toute particulière de toucher les cœurs". Cet ascendant s'explique sans doute par l'intensité de sa vie intérieure et par la calme patience héritée de la race picarde. Il venait aussi de son courage et de sa résistance physique. "De complexion fort délicate et toujours dans les souffrances de quelque maladie," il s'imposait des "mortifications volontaires au-dessus de ses forces." Cet entraînement et cette générosité lui faisaient accepter sans hésitation toutes les corvées et toutes les épreuves de son ministère. Rien ne le retenait lorsqu'il s'agissait de secourir les Français ou les Indiens.

Les occasions de se dépenser ne manquaient pas. Les misères physiques et morales des Sauvages sollicitaient sans cesse la charité des missionnaires. Jacques Buteux déployait pour tous "des tendresses de père;" ses protégés lui rendaient son affection et "avaient pour lui des amours de véritables enfants." Les Attikamègues en particulier s'étaient attachés à lui. Ces Indiens timides et pacifiques avaient d'abord

hésité à sortir de leurs villages blottis dans la forêt aux sources du Saint-Maurice. Ils redoutaient les autres tribus et seule leur confiance dans la force des Français put vaincre leurs hésitations. Le père Buteux comprit immédiatement les riches possibilités de cette peuplade. Avec un soin tout paternel il s'intéressa à eux, les instruisit, leur remit des cadeaux et des messages pour les autres nations du nord. Et il se prit à souhaiter d'aller un jour jusque dans leurs pays reculés pour y porter la lumière de Dieu.

Bien qu'il réservât aux Attikamègues ses attentions les plus prévenantes, le père Buteux ne négligeait pas les autres Sauvages que les besoins de la traite des fourrures attiraient aux Trois-Rivières. Hurons, Algonquins et Montagnais bénéficiaient de son zèle. Attaché à la mission des Trois-Rivières, dont il fut supérieur de 1636 à 1642, et de 1645 à 1651, l'infatigable apôtre multipliait quand même les voyages en canot pour suivre ou aller rejoindre ses ouailles. Les Relations signalent tour à tour sa présence à Montréal, à Sillery, à Tadoussac, même à Percé.

Dès le début de son administration les incursions iroquoises avaient ajouté leurs tracas à tous ceux que le climat, les difficultés de ravitaillement ou de communications imposaient avec surabondance aux pionniers de la civilisation canadienne. Graduellement le péril iroquois prit les proportions d'une menace permanente. Surtout après la destruction de la Huronie, la vie devint littéralement intenable pour les occupants du poste d'avant-garde des Trois-Rivières. En 1649, le père Buteux écrit au général de la Compagnie, à Rome : “. . . nous sommes exposés, si Dieu n'éloigne de nous ce malheur, à subir les mêmes tourments et les mêmes cruautés que nos Pères ont déjà éprouvés chez les Hurons. En effet, dans cette résidence des Trois-Rivières, où nous donnons nos soins aux Français et aux Sauvages, nous n'avons point d'autres forts que des forts en bois, d'autres remparts que des marais desséchés où l'on peut aisément mettre le feu, d'autre maison qu'une cabane . . .”

Ces inquiétudes, loin d'abattre l'ardeur de l'apôtre, lui redonnèrent un regain d'énergie. Les espérances de christianisme paraissant anéanties du côté des missions huronnes, une poussée apostolique vers le nord devenait possible.

Déjà, en 1640, Jacques Buteux avait manifesté le souhait de pouvoir pénétrer dans les régions supérieures où vivaient plusieurs nations païennes : "Aucun missionnaire n'a encore porté la Bonne Nouvelle de l'Évangile à ces barbares. S'ils l'ont entendue c'est par des Indiens qui leur ont rapporté ce que nous prêchons. (...) Pour une tâche aussi ardue il faut des hommes de santé solide, de bonne mémoire éprouvée. Ici même où nous vivons, nous avons partout des croix à la portée de la main, si je puis m'exprimer ainsi, mais là, la vie de ceux que l'Esprit-Saint aura choisis pour son œuvre sera une croix continue. Pour moi, j'ignore ce qui m'attend. Mais si la bonté divine, malgré mon peu de mérite, me faisait participer à un si grand privilège, je me compterais heureux de pouvoir ainsi compléter dans mon corps ce qui manque à la passion du Christ."

L'appel discret de l'humble religieux devait rester onze ans sans réponse. Enfin, en 1651, "le congé lui en étant donné," il part pour le pays des "bons Attikamègues."

*
*
*

Le père enregistrait là un des grands moments de sa carrière. On le sent à l'allégresse dont tressaillent les premières lignes de son récit de voyage. Ce récit d'une trentaine de pages mériterait d'être cité au complet. C'est un beau document d'histoire et une pièce qui laisse transparaître de riches qualités d'âme. Dans les lignes sobres où revivent les étapes quotidiennes d'une course qui dura du 27 mars au 18 juin, on ne trouve que des annotations sereines, dépouillées de toute grandiloquence. Les seuls passages où perce l'exagération sont ceux qui exaltent les "bons comportements" des Attikamègues. Le saint

religieux a certainement vu ses néophytes avec des yeux trop bienveillants !

La caravane, composée de quatre Français et d'une quarantaine de Sauvages, femmes et enfants compris, se mit en branle le 27 mars 1651. Dans le couloir aveuglant de la rivière gelée, le soleil dardait des rayons qui amollissaient la neige et rendaient l'avance pénible. La partie inférieure du Saint-Maurice est très accidentée. Au bout de quelques milles commence une succession de torrents et de chutes, qui "faisaient quantité de fausses glaces très dangereuses et très importunes, à cause que nous étions contraints de marcher le pied et la raquette en l'eau." Le père enfonça même complètement dans une crevasse et faillit se noyer, incident normal qui n'émeut pas sa plume. Même sérénité pour souligner les désagréments de la brise du soir qui "gelait nos souliers et nos bas de chausses qui avaient été mouillés depuis le matin." On sent même un peu d'ironie à l'égard des soldats qui les escortèrent au cours de cette première journée : "Notre escorte de soldats, peu accoutumés à ces fatigues, était étonnée, et le fut encore davantage quand il fallut le soir faire la cabane au milieu des neiges, comme un sépulcre dans la terre."

La deuxième journée n'amena aucune amélioration; les chutes de Shawinigan, Grand'Mère, Les Piles, prenaient une allure fantastique aux yeux d'un Picard habitué aux molles ondulations d'un pays plat. Aussi, le journal de route s'émeut visiblement : . . . "Suivaient environ de lieue en lieue trois autres sauts d'une prodigieuse hauteur, par lesquels la rivière se décharge avec un bruit horrible d'une étrange impétuosité, ce qui forme de hautes glaces dont la seule vue fait peur."

Le rapport de cette deuxième journée se termine sur un commentaire d'ensemble qui est à retenir : "cette journée fut rude, et un chacun se trouva las d'avoir marché onze heures entières traînant la charge comme un cheval qui tire sa charrue, sans prendre ni repos ni repas aucun."

“Ni repos ni repas aucun . . .” On était en carême et les réserves de vivres exigeaient un rationnement serré : “Pour toutes provisions de plus de quarante personnes que nous étions, nous n’avions qu’environ deux boisseaux de farine de blé d’Inde, un de pois, et un petit sac de biscuit de mer.” Les voyageurs comptaient sur la chasse, “mais elle ne fut pas telle qu’il nous eût été nécessaire. A peine eûmes-nous ce qu’il fallait plutôt pour éviter la mort que pour soutenir notre vie.”

Les cinq jours subséquents furent moins mouvementés. En amont des Piles, le Saint-Maurice se calme et coule sagement entre des rives escarpées. La troupe humaine suivait, en priant et en chantant, le couloir ouvert comme une belle avenue vers le nord. Seulement, le soleil attiédi du printemps rongea la neige : “ . . . les neiges fondues aux rayons du soleil chargeaient nos raquettes et nos traînes; pour éviter cela, il fallut, les dix jours suivants, partir de grand matin avant que les glaces et les neiges fondissent.”

De grand matin! Le dimanche des Rameaux, le journal porte: “Nous marchâmes depuis les trois heures du matin jusqu’à une heure après-midi, afin de gagner une île pour dire la sainte Messe le jour des Rameaux : je la dis, mais vraiment portant sur moi une partie des douleurs de la Passion de notre Maître, et dans une soif qui attachait ma langue au palais de ma bouche.” Après onze heures de marche exténuante, à jeun, il était légitime de se sentir affamé et épuisé. Les braves Indiens réconfortèrent le missionnaire “d’une sagamité faite pour moi seul d’une poignée de galette bouillie dans l’eau et de la moitié d’une anguille boucanée.” Un régal d’une saveur discutable !

La huitième journée, aux alentours de La Tuque, les nomades abandonnent la rivière pour prendre des voies de raccourci à travers la forêt. La marche y était beaucoup plus pénible que sur la glace : “ce n’était qu’un amas de vieux arbres abattus par les vents, qui embarrassaient un chemin très fâcheux, et sur lequel nous avions de la peine à gravir, nos raquettes à nos pieds, qui s’engageaient dedans les branches de ces arbres.” Le religieux ne s’attarde pas en

lamentations. A propos d'une montagne, "si haute que nous fûmes plus de trois heures avant que d'être au coupeau," il note tout bonnement : "Outre ma traîne, j'avais entre mes bras un petit enfant de trois ans, fils de mon hôte : je le portai pour soulager sa mère qui était chargée d'un autre enfant avec son bagage dessus sa traîne."

Les lacs, semés partout, n'amélioreraient pas la situation : ". . .chaque pas nous faisait songer à la mort, et nous laissait dans les craintes de nous voir abîmer dans les eaux; nous y enfoncions jusqu'à mi-jambe et davantage, au-dessous d'une première glace qui était plus tendre. La seconde glace nous arrêta. Souvent le chemin trop glissant et de fausses démarches nous faisaient tomber assez rudement, et alors non seulement les jambes, mais tout le corps enfonçait dans l'eau."

Le Samedi-Saint, 8 avril 1651, "nous partîmes sur les trois heures du matin par des chemins horribles au travers des broussailles si épaisses, qu'il fallait à chaque pas chercher où appuyer le pied ou la raquette. Je m'égarai diverses fois, à cause que la nuit m'empêchait de suivre les pistes de ceux qui marchaient devant moi." A midi, repos royalement gagné et messe suivie d'une réfection: "Pour me refaire on me donna un morceau de castor, qu'on m'avait réservé du jour précédent; je l'offris à Notre-Seigneur, n'en ayant point encore mangé, ni aucune autre viande, tout le long du Carême."

Le 10 avril, jour anniversaire de sa naissance, le père Buteux arriva avec ses compagnons au lac où son hôte faisait "sa demeure plus ordinaire." "Nous allâmes cabaner sur un tertre de sable et sous des pins où la neige était fondue; nous y dressâmes une chapelle où je dis la sainte Messe en action de grâces; on y planta après une belle croix. Jusqu'ici nous nous étions contentés en nos cabanages d'entailler quelque croix sur un arbre, mais nous dressâmes en ce lieu un bel étendard."

Le vaillant apôtre commençait à recueillir la récompense de ses sacrifices. Durant un mois entier, il va de village en village et partout

il est accueilli comme l'Envoyé du Ciel. Les néophytes instruits aux Trois-Rivières avaient admirablement préparé les âmes. Le journal du père abonde en traits émouvants de vertu et de générosité. D'étape pieuse en étape pieuse, Jacques Buteux se rendit jusqu'aux sources mêmes du Saint-Maurice. Ne pouvant aller plus loin, il envoya des présents "à des Capitaines de quelques Nations tirant plus vers le nord, pour les inviter à venir les années suivantes."

Pour lui, les misères d'une pareille expédition n'offraient rien d'anormal. A la fin de cette extraordinaire randonnée il se contente, pour tout commentaire, de ces quelques mots : "Au reste les fatigues et les peines qui m'eussent fait peur au seul récit, ne m'ont pas endommagé la santé. Nous fûmes de retour aux Trois-Rivières, le 18 du mois de juin." Et il s'empresse d'ajouter : "J'espère au printemps prochain faire le même voyage et pousser encore plus loin, jusqu'à la mer du Nord, pour y trouver de nouveaux peuples et des Nations entières, où la lumière de la foi n'a jamais pénétré."

Au retour de son expédition, le père Buteux aurait dû, semble-t-il, s'immobiliser quelque temps et refaire ses forces entamées. Celui que ses supérieurs désignent comme malingre et sans résistance à la maladie puisait ses moyens d'action à d'inépuisables réserves d'énergie spirituelle. Huit jours après son retour du Haut Saint-Maurice, il arrive à Québec; le 6 juillet, les Relations le signalent à Tadoussac et, le lendemain, il s'embarque pour Percé ! L'automne le retrouve à sa chère résidence de la Conception des Trois-Rivières. C'est presque un miracle d'ubiquité !

Hélas ! le malheur plane sur son petit pays mauricien. Les Iroquois ont passé sur les traces du prêcheur évangélique. Pour la première fois, ils ont pénétré dans le pays des Attikamègues, à vingt jours de marche des Trois-Rivières, et ils ont massacré tous ceux qu'ils ont pu atteindre. Le pauvre missionnaire accepte ce calice avec une douloureuse résignation.

Renoncera-t-il à son projet de retourner, tel que promis, aux sources du Saint-Maurice et de pousser même jusqu'à la mer du Nord? Rien n'indique qu'il y ait eu chez lui l'indice d'une hésitation. La crainte des Iroquois ne l'arrêtera pas plus que les difficultés matérielles du voyage.

Le 3 avril 1652, il écrit à son supérieur que tout est prêt pour le départ : "Dieu veuille que les résolutions soient fermes et qu'enfin nous partions une bonne fois, et que le Ciel soit le terme de notre voyage . . . Je pars accompagné de mes misères . . . Le cœur me dit que le temps de mon bonheur approche."

Le lendemain, 4 avril, la caravane, composée d'une soixantaine de personnes, s'engage sur le chemin du nord. Il ne reste malheureusement aucune note sur cette deuxième expédition de l'Évangéliste. Après un mois et plus de périlleuse avance à travers les lacs et la forêt, les ambulants faméliques durent se séparer pour trouver plus facilement leur nourriture par la pêche et la chasse. Jacques Buteux demeura seul avec Thomas Tsondoutannen et un Français du nom de Fontarabie.

Il est vraisemblable qu'ils continuèrent leur route vers le nord, avec la perspective de rejoindre, à un point donné, les bandes éparpillées à la poursuite du gibier. N'oublions pas que le père Buteux voulait atteindre la baie d'Hudson! Sulte n'a donc aucune raison valable de supposer qu'il se trouvait en ce moment aux abords de la chute Shawinigan. Après un mois de montée, il devait approcher des sources du Saint-Maurice.

Le 10 mai, lendemain de la dispersion provisoire de la troupe, Jacques Buteux et ses deux compagnons s'en vont paisiblement en quête de vivres. Le chant des feuillages et des eaux, l'odeur des sèves ressuscitées les enveloppent de toute l'exubérante vie de la forêt au printemps.

Les pèlerins de misère goûtent peut-être un moment de détente dans cet encadrement. Hélas ! les sous-bois parfumés cachent la haine

humaine. Au cours d'un portage, le troisième de la journée, "ils se virent investis d'une troupe d'Iroquois qui les attendaient au passage. Le Huron, qui marchait le premier, fut saisi si subitement qu'il n'eut pas le loisir de faire aucun pas en arrière. Les deux autres, un peu plus éloignés, furent jetés par terre, les ennemis ayant fait sur eux la décharge de leurs fusils. Le Père tomba blessé de deux balles à la poitrine et d'une autre au bras droit, qui lui fut rompu. Ces barbares se ruèrent incontinent sur lui pour le percer de leurs épées et pour l'assommer à coups de haches, avec son compagnon. Ils n'eurent point tous deux d'autres paroles en bouche que celle de Jésus. Ils furent dépouillés tout nus et leurs corps furent jetés dans la rivière."

Jacques Buteux avait déclaré à des confidents: "Pour moi, je m'estimerais trop heureux si Dieu avait permis que je tombasse aux mains des Iroquois." Ce dix mai 1652, jour de sang et de gloire, l'apôtre du Saint-Maurice recevait de Dieu la grâce que lui avaient méritée ses vertus héroïques et les dix-huit années de son apostolat au service de la jeune Eglise trifluvienne.

Le fougueux Saint-Maurice, qui reçut sa dépouille, ne l'a jamais rendue.

A handwritten signature in cursive script, reading "Abbé Leblond". The signature is written in dark ink on a white background. The letters are fluid and connected, with a prominent flourish at the end of the word "Leblond".



VASE APODE IROQUOIS D'AGOUCHONDA
RÉDUIT DE MOITIÉ

Dessin de l'auteur

Appartient à M. Aristide Beaugrand-Champagne